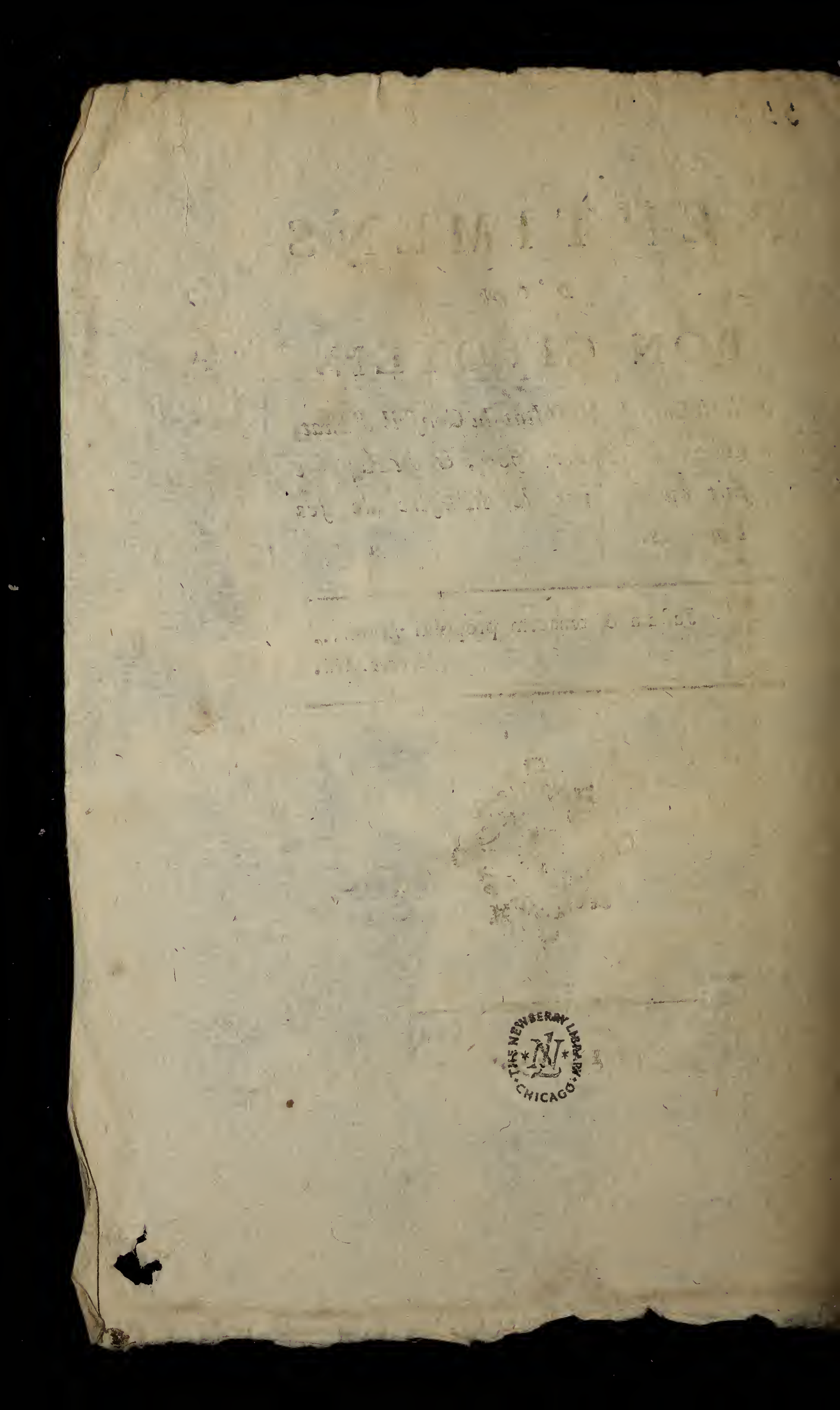
SENTIMENS
D'UN
BON CITOYEN,

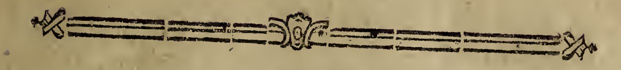
A la lecture du Résultat du Conseil d'Etat, du 27 Décembre 1788, & du Rapport fait au Roi par le Ministre de ses Finances.

Justum & tenacem propositi virum....
Horace. Od.



1789.





SENTIMENS
D'UN BON CITOYEN,

A la lecture du Résultat du Conseil d'Etat, du 27 Décembre 1788, & du Rapport fait au Roi par le Ministre de ses Finances.

Elle est donc solemnellement manifestée, cette décision suprême, que les bons Citoyens attendoient avec anxiété ! La voix de l'ami du Peuple s'est faite entendre au cœur de son généreux Maître, & la cause la plus juste a triomphé. La raison a détruit de vains raisonnemens, le respect servile des anciennes formes s'est tû devant l'éternelle équité ; la perspective d'un bien sûr a dissipé des alarmes chimériques : & les vœux de vingt-trois millions d'individus sont exaucés. Gloire au vertueux Monarque, auprès de qui les supplications de la partie de ses Sujets la plus reculée de ses yeux, ont prévalu sur les opinions des Grands qui composent sa Cour, & que leur naissance approche de sa personne ! Gloire après lui, gloire au serviteur incorruptible, qui placé entre le sacrifice de sa conscience, & la crainte des plus puissantes inimitiés, a mieux aimé, constant dans ses principes, encourir le danger de se perdre, que le reproche d'avoir trahi la vérité !

Ah ! lorsqu'il y a trois mois, chargé spéciale-

ment de préparer cette Aſſemblée nationale, qui va commencer le bonheur de la France, il s'eſt fait un devoir, peu jaloux de ſon influence miniſtérielle, d'appeller auprès du Monarque les Notables de ſon Royaume, & de s'appuyer de leurs ſuffrages, je me diſois : « il a fait la faute d'un » grand cœur. Il a jugé les hommes par lui-mê» me, & la défiance n'a pu trouver accès dans » ſon ame ». Je le diſois, & mes preſſentimens s'étoient vérifiés. L'intérêt perſonnel, qui, repouſſé par des intérêts oppoſés, ſe retire pour faire place à l'intérêt général, laiſſé ſeul à ſa propre impulſion, n'avoit pas tardé long-temps à ſe montrer. Le zèle s'étoit égaré : la loyauté françoiſe avoit capitulé ſecrètement, & peut-être à ſon inſçu même, avec les prétentions excluſives : & l'on n'avoit pas craint de rougir devant ſoi-même. L'eſprit de la Monarchie avoit été dénaturé ; de faux principes avancés ſur le Gouvernement François ; des nuages élevés ſur les vérités les plus ſimples ; des uſages, jamais conſtans, jamais réguliers, cités comme des loix conſtitutives. On avoit fait plus, on avoit jetté des doutes ſur le dévouement, la modération & les lumieres des Communes, & l'on laiſſoit entrevoir, comme par une menace indirecte, la poſſibilité de ſuſpendre, & même d'éloigner pour jamais la tenue des Etats-Généraux.

La cauſe du peuple ſembloit déſeſpérée, & chacun s'attendoit à voir la détermination du trône, ſanctionner le ſentiment de l'ariſtocratie. Je l'avouerai pourtant : je n'avois point oublié la profeſſion de foi qu'avoit conſignée dans ſes écrits le Miniſtre des Finances, & qu'en d'autres temps il

propofoit à fes fucceffeurs; cette profeffion de foi fi noble, de n'héfiter jamais entre fa place & fon devoir, & j'attendois en paix l'événement. Il n'a point trompé ma derniere efpérance. Appellé par fon Prince, à déclarer hautement fon opinion, le Miniftre a plaidé pour le peuple : l'enthoufiafme de la vertu enflammoit fon zele : les cœurs de fes dignes collégues fe font attendris : les larmes du Monarque ont coulé, & le defcendant de Henri IV a daigné preffer dans fes bras le fuccsffeur de Sulli. Communautés, corporations, Villes, Provinces, réjouiffez-vous, & recevez des mains de votre Roi, l'acte authentique de fa volonté bienfaifante : que cet écrit, fublime & touchant, où font dépofés tous fes projets pour votre bonheur, devienne, dans toutes les familles, une lecture domeftique & religieufe! Qu'il calme par le baume de l'efpérance, le fentiment des maux que tous les fléaux réunis des élémens & des faifons femblent déchaîner fur le pauvre! Qu'en le lifant, le feu facré du patriotifme fe rallume dans tous les cœurs! Que le vieillard en verfe des larmes d'attendriffement, & que l'ame naïve de l'enfance s'ouvre à l'amour de fon pays & de fon Roi!

Mais au fein de votre joie, que les fentimens d'une fraternité mutuelle réglent vos tranfports! Ah! dans ce moment fi beau, loin de vos cœurs cette joie infultante, lâche entre ennemis, coupable entre Concitoyens! Si les reftes d'un ancien efprit ariftocratique ont pu féparer de vous vos protecteurs naturels, ils vous feront rendus; j'en attefte la déclaration patriotique des Pairs du Royaume, & bientôt vous ne ferez qu'une famille dont un même vœu réunira tous les membres.

Je ne fais fi je m'exalte, mais je crois voir dans ce grand jour qui va raffembler autour du trône les divers Repréfentans d'une Nation fi nombreufe, je crois voir toutes les opinions, tous les fentimens, tous les intérêts s'agiter, fe mouvoir, s'entrechoquer, & de ce choc néceffaire & paffager, comme celui des élémens, fortir un nouvel ordre de chofes plus folide & plus beau. Oui, tandis que le vulgaire étonné fe partage, fe trouble, & flotte incertain, l'homme d'Etat, le Philofophe, le Citoyen rentrent en eux-mêmes; ils s'interrogent; ils cherchent, au fond de leurs cœurs, les principes inaltérables qu'une main divine y grava; ils franchiffent les fiecles paffés, ils fouillent les vieux monumens, ils ramenent leurs regards autour d'eux, ils parlent..... & déjà cette maffe de préjugés entaffés fur d'autres préjugés, chancele fur fa bafe d'argile : les droirs primitifs, les droits immortels de l'homme lui font révélés : les bornes de l'autorité font pofées, le pouvoir judiciaire eft refferré dans fes juftes limites : l'intervalle qui fépare le peuple des Grands, & les Grands du Monarque, mefuré pour jamais, & j'apperçois, dans un heureux & prochain avenir, l'édifice du bonheur public s'élever fur fes deux foutiens naturels, la juftice & la liberté. Révolution mémorable! révolution jufqu'à nous inouie dans les annales du monde! que n'a point cimentée le fang des Citoyens, & que l'efprit de paix & de fageffe caractérifera dans l'hiftoire! Quel fpectacle que celui d'une Nation puiffante qui, long-temps affaiffée fous le joug du pouvoir arbitraire, léve un front libre, fans audace, & vient, paifible & fans armes, réclamer au tribunal de la raifon, le

plus bel apanage de l'humanité ! Quelle leçon pour les Maîtres du monde, que la conduite d'un jeune Monarque qui, nourri dans cette pensée adulatrice que les Rois sont tout, que les Rois peuvent tout, mais guidé par un cœur droit & sensible, éclairé par un esprit juste, & convaincu par l'expérience de tous les siecles, que le despotisme se dévore lui-même, & que les lumieres ne sont jamais renfermées dans le cercle étroit d'un Conseil d'Etat, descend au milieu de son Peuple, s'environne de ses vœux, ouvre la bouche aux Députés de la Nation, & leur demande à tous, ce que les Souverains ont si souvent craint d'entendre, la vérité ! Quel exemple que celui d'un Ministre qui, sans autre brigue que sa renommée, sans autre appui que sa vertu, long-temps suivi dans sa retraite par les regrets & les vœux publics, mais enfin rappellé par l'estime de son Prince & le cri de la France au poste orageux, où naguère il s'étoit montré si grand, & dont il étoit descendu si glorieux, après avoir, par son seul nom, rappellé la confiance, calmé les troubles intérieurs, & rassuré la fortune de l'Empire, choisi maintenant par le Souverain ponr être l'instrument de sa justice & de sa bonté dans la régénération de l'Etat, fidèle à son Roi, fidèle à la vérité, & toujours inaccessible à la crainte comme à l'intérêt, se déclare, aux pieds du Trône, l'Avocat des droits du Peuple, s'expose avec fermeté, mais sans ostentation, à la défaveur des deux premiers Ordres de la Nation, &, Dépositaire de l'autorité, presse le Monarque de *préferer aux conseils passagers de ses Ministres, les délibérations durables des Etats-Généraux de son Royaume*. O! jour de gloire, de concorde & de prof-

périté! Ainſi, dans les choſes humaines, comme dans la nature, les extrêmes ſe touchent, l'oppreſſion & la liberté, comme la mort & la vie.

L'euſſions-nous dit, il y a deux ans, lorſqu'un autre Enguerrand de Marigny, ſouple, éblouiſſant, dangereux par ſon eſprit, dangereux par ſon immoralité, plus dangereux encore par le charme de ſa douceur trompeuſe; à l'en croire, diſpenſateur ſcrupuleux; au fond, diſſipateur effréné du tréſor public, & maſquant ſous les dehors de la frivolité le plan inſidieux d'un deſpotiſme régulier, échappoit à nos dernières formes, en paroiſſant rappeler les anciennes, aſſembloit les premiers de la Nation pour en faire ſes inſtrumens, lorſqu'il ſembloit n'en faire que ſes coopérateurs; & comptant ſur notre lâcheté, mais n'ayant pas aſſez réfléchi que la fin du dix-huitième ſiècle n'étoit pas le commencement du quatorzième, ſe propoſoit de faire ſervir à ſes vues, & l'inſatiable avidité du courtiſan, & l'inépuiſable patience du peuple? Euſſions-nous oſé nous le promettre il y a quelques mois, lorſqu'élevé ſur ſes ruines, ſans être inſtruit par ſon exemple, & vieilli dans l'intrigue, ſans être formé dans la connoiſſance des hommes & des temps, un prélat ambitieux, armé de tout le pouvoir miniſtériel, ſe flattoit de briſer les reſtes des barrières que l'audace de ſes prédéceſſeurs avoit reſpectées, même en les franchiſſant, étouffoit le cri de la raiſon dans la profondeur des cachots, en ſoudoyant dans les carrefours la voix de l'impudence & de la baſſeſſe, s'efforçoit de ſoulever le peuple contre le Monarque, en armant le Monarque contre le peuple: & Prêtre d'un Dieu de paix, élevoit au milieu de nous l'étendart de la guerre civile! Mais

où m'emporte le ſouvenir encore récent de nos malheurs? Ah! que la mémoire n'en ſoit préſente à nos yeux que pour être un ſalutaire avertiſſement; & que le ſentiment de la vengeance s'efface de nos ames pour y faire place à celui de la reconnoiſſance & de l'amour! Il a daigné couvrir de ſa pitié les coupables, ce Monarque intégre & ſenſible dont ils avoient ſurpris la religion, O! Roi, ſi digne d'être aimé, ſi digne d'être heureux; il eſt donc vrai, & la bouche même de ton Miniſtre nous l'annonce! tu n'as eu, depuis que ton Peuple gémit, que *des inſtans de bonheur*! Ah! lorſqu'ils nous accabloient du pouvoir que tu leur avois remis dans une autre intention, ce Peuple aimable & ſenſible devinoit les peines ſecretes de ſon Roi; il les partageoit; il s'oublioit pour le plaindre. Nous nous diſions les uns aux autres: « Ils ont trompé » ſa confiance! Ils déchirent ſon cœur! Dieu! » reçois les larmes du Prince & de la Nation! » Dieu! diſſipe le nuage qui couvre le Trône, & » que l'auguſte vérité, dont les invincibles traits » percent les mauvais Miniſtres cachés dans la nuit » du menſonge, deſcende dans le cœur du Sou- » verain qui la cherche & qui l'aime! »

Ainſi s'exprimoit en des temps de détreſſe, ce peuple qui te connoît. Ah! quel ſera donc aujourd'hui ſon langage, en apprenant tout ce que tu médites pour ſa proſpérité! quelle ſuite glorieuſe de projets paternels! quel magnifique plan de juſtice, de ſageſſe & de généroſité! Ah! dans le tranſport de notre reconnoiſſance, Monarque vertueux, le peuple que tu commandes s'en remettroit tout à ta bienfaiſance, & l'Aſſemblée nationale ne connoît de loi que ta volonté, de

gage que ta promesse. Mais, hélas ! les bons Princes sont des présens rares, que le ciel ne laisse pas assez long-temps à la terre : les bons gouvernemens seuls restent. Qu'est-ce qu'un superbe édifice, s'il n'est assis sur des fondemens inébranlable ? Vois quel fut le destin de cette belle constitution que le plus grand des Rois, Charlemagne, rendit autrefois à nos ancêtres. A peine avoit-il fermé les yeux, que déjà l'intérêt personnel s'éveilloit de toutes parts. Le Souverain vouloit franchir les bornes devant lesquelles il devoit s'arrêter ; les Grands vouloient s'enrichir des dépouilles du Souverain, le peuple seul étoit oublié. Les Assemblées nationales cesserent, & tout retomba dans l'anarchie. Quelle fut la principale cause de cette subversion générale ? Le pouvoir qu'un grand homme avoit pu retenir sans danger pour la constitution, celui de créer seul des loix provisoires. Regarde, & contemple derriere nous les générations futures s'avançant à notre suite. Nous allons stipuler tous ; toi, pour tes augustes successeurs ; nous, pour notre postérité. O ! noble petit-fils de St. Louis & de Henri IV ! tu feras pour le bonheur de la France, plus qu'ils n'ont fait eux-mêmes. Ils n'ont travaillé que pour leurs contemporains, & tu travailleras pour nos derniers descendans. Les principes de justice qu'ils s'étoient tracés, se sont évanouis avec eux, & tes bienfaits s'étendront au-delà du cours de tes années. Il ne nous reste d'eux que leur mémoire, & tu laisseras pour héritage à ta Nation, avec le souvenir de tes vertus, l'éternelle influence de ton gouvernement.

Et toi, son ferme appui, Ministre dont les ac-

tions font mieux l'éloge que nos difcours, l'hommage de la publique reconnoiffance, ne peut être cependant un hommage indifférent pour ton ame. Les grands cœurs vivent de gloire. Eh bien, écoute la voix de la France, la voix de l'Europe, la voix de la poftérité qui retentit déjà dans le lointain : & que ton courage fe ranime encore en mefurant la vafte carriere qui s'ouvre devant toi ! que les épines qui la hériffent, ne te faffent pas regarder en arriere ! Eh ! qui n'atteindroit pas à la gloire, s'il n'en coûtoit des travaux, des peines, des dangers ? Où font-ils les détracteurs de tes nobles intentions, ces riches endurcis dans l'or, ces courtifans façonnés à la baffeffe ? que peuvent-ils contre toi ? Ils diront à ton Maître, & il ne les en croira pas, que l'autorité des Rois vient de Dieu feul, & qu'ils ne doivent de compte qu'à Dieu, comme s'il ignoroient que les hommes, nés libres, ont feuls fait les Rois ; que les Rois, par leur inftitution, font les gardiens & les protecteurs des droirs originels des hommes, & que la royauté n'eft qu'une charge publique, conférée fous des conditions facrées, fous un ferment inviolable, dont les Rois doivent compte, non à chaque membre de la fociété, mais à la fociété entiere. Ils lui diront, & il ne les en croira pas, qu'il eft de l'effence de la Monarchie que les Rois, de leur feule volonté, puiffent créer des loix, en refpectant les loix fondamentales, comme s'ils ne favoient pas que la Monarchie eft le Gouvernement où l'autorité repofe entre les mains d'un feul, mais où la Nation délibere (foit par elle-même, foit par fes repréfentans) ; que dire qu'il peut exifter des loix fondamentales là où le Prince peut d'un feul acte de fa

volonté créer des loix nouvelles, c'eſt vouloir concilier deux choſes, dont l'une exclut néceſſairement l'autre ; & que la Monarchie, qu'on veut appeller abſolue, ne differe du deſpotiſme, qu'autant que Titus differe de Néron, Henri IV de Louis XI. Ils lui diront, & ils ne les en croira pas, que les principes conſtitutifs du Gouvernement François n'admettent dans la Nation, ni le droit de s'impoſer elle-même, ni celui de conſentir la loi; comme s'ils avoient oublié que dans les premiers ſiecles de la Monarchie, les Rois n'avoient de revenus propres que celui de leurs domaines; que daus ces anciens champs de Mars, & de Mai; les loix étoient portées au nom & par l'autorité du Monarque avec le conſentement de la Nation, & que, ſi cette belle conſtitution s'eſt perdue pour ne reparoître que de nos jours, c'eſt que les Rois ont voulu paſſer les bornes de leur pouvoir. Ils lui diront, & il ne les entendra qu'avec indignation, que les lettres de cachet ſont un reſſort néceſſaire des Gouvernemens Monarchiques, comme s'ils ne ſavoient pas de longue main, qu'elles ne ſont en effet que l'arme ſecrete des Miniſtres, que l'inſtrument des haines ſubalternes; & que par-tout où l'eſclave obéit à la crainte, les reſſorts du Gouvernement ſont, à chaque inſtant, prêts de ſe briſer, comme par tout où le citoyen obéit aux loix, la machine politique roule ſans effort & d'elle-même. Ils lui diront, & moins que jamais il les en croira, que le peuple tend ſans ceſſe à la démocratie, tandis que les Grands ſont les plus sûrs appuis du Trône, comme ſi toute l'hiſtoire ne nous crioit pas que les Grands n'étendent le pouvoir royal que pour le partager, & ne le partagent que pour l'u-

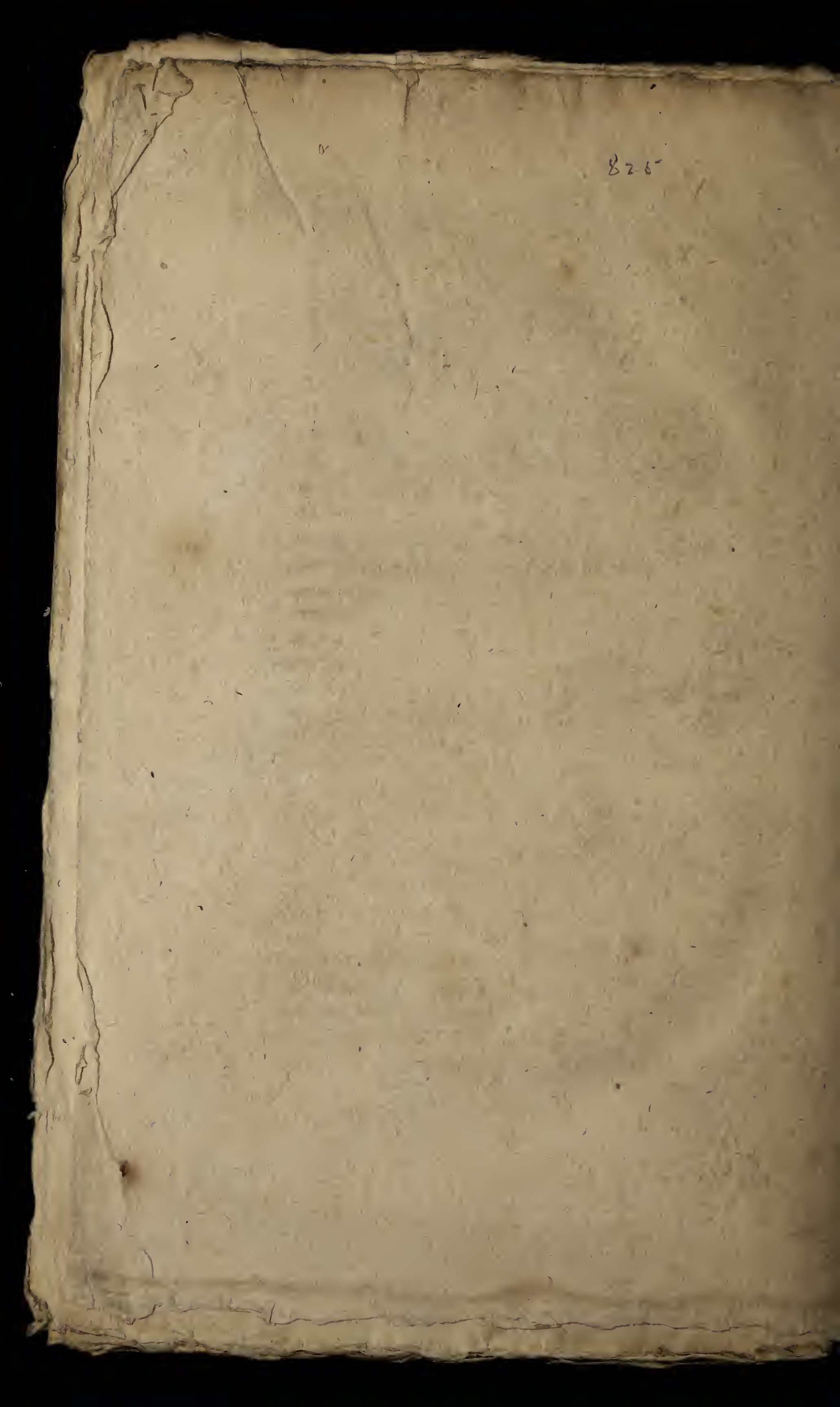
ſurper : tandis que le Peuple ſoumis aux Rois comme aux Dieux, prêt à prodiguer ſes biens, comme à verſer ſon ſang, & ſatisfait, s'il n'eſt pas opprimé, ne ſait, lorſque le pouvoir s'appeſantit ſur lui, qu'excuſer ſes Rois, & lever les yeux vers le Trône. Ils lui diront.... Mais que t'importent leurs lâches calomnies, quand tu poſſedes l'eſtime de ton Prince & la confiance de la Nation ! Ah ! les ſeuls ennemis du bien public ſont les ennemis d'un Miniſtre irréprochable. Mais le Clergé, dont la miſſion primitive fut de pratiquer la pauvreté modeſte, & de prêcher la fraternité ; mais les Nobles, dont le plus digne privilège feroit d'être à la fois les premiers ſujets d'un Monarque citoyen, & les premiers citoyens d'une Nation libre ; mais les Magiſtrats, dont le devoir n'eſt pas moins d'être les défenſeurs de la juſtice que d'être les organes de la loi !.., Qui de nous peut balancer à croire qu'ils ne ſoient les premiers à concourir, avec le Monarque, au bonheur qu'il leur prépare, ainſi qu'au reſte de la Nation ? Ah ! ceſſons de les outrager par un doute injurieux, & que, de tous côtés, on entende retentir, non plus quelques voix iſolées, mais une ſeule voix formée de mille voix, mais un concert unanime d'acclamations.

Digne interprete de ton Roi, pourſuis ! Le vaiſſeau de l'Etat eſt en danger ; les vents grondent ſur nos têtes, l'abîme eſt ſous nos pieds ; mais le port eſt devant nous. Non : & je ne crains pas d'en prendre pour garants tous ceux à qui le nom François eſt cher : non, il n'eſt pas un de nous qui refuſe, lorſque le Chef de l'Etat commande, d'unir ſes efforts aux efforts de tous. Toi, pilote intrépide, ton poſte eſt marqué. Attaché

ſans relâche au gouvernail, oſe préſenter le front à la tempête, & ſauve-nous du naufrage !

Que ſi, par un retour poſſible dans les choſes humaines, l'intérêt perſonnel & l'envie devoient triompher encore, ah ! comme le tien, nos cœurs repouſſent cette idée ! mais enfin ſi ton ſort étoit de donner une ſeconde fois un grand exemple aux eſclaves de la faveur, tombe avec toute ta vertu, tombe avec toute ta gloire, & la Nation en deuil te recevra dans ſes bras.

F I N.


825